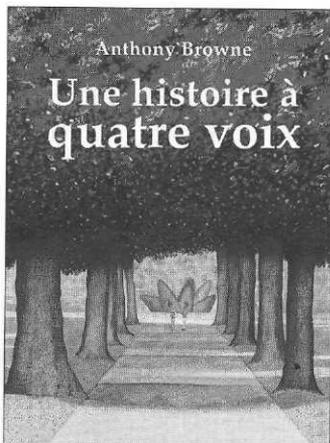


## *De l'homme au singe : l'évolution d'Anthony Browne*



Septembre 1998. Parmi le traditionnel flot de livres de fin d'année émerge un album grand format, à la couverture flamboyant des couleurs automnales : le dernier Anthony Browne. Le titre le laisse entendre, il ne s'agit pas d'une juxtaposition d'images, si brillantes ou si drôles soient-elles comme dans son précédent titre *Marcel le rêveur*, mais bel et bien d'une histoire et quelle histoire : *Une histoire à quatre voix*<sup>1</sup>.

Une promenade au parc racontée successivement par quatre personnages différents : deux adultes et leurs deux enfants respectifs, aux univers - affectif et social - diamétralement opposés.

Dès la première page, l'auteur annonce l'exercice de style en indiquant en toutes lettres et de manière presque théâtrale, l'entrée en scène d'une « Première voix ». Dès lors le lecteur, intrigué, comprend que l'auteur nous convie à nous interroger sur ce qui est au cœur de toute œuvre de fiction, la question du point de vue : Qui raconte ? Qui voit ? Comment un événement même anodin peut-il être vécu et ressenti de manière totalement différente selon la personnalité de chacun ?

La « Première voix » est celle d'une mère castratrice, rigide, de condition aisée et s'attribuant de fait un statut privilégié. Elle a donc, comme il se doit, une chienne de pure race, Victoria (n'oublions pas que l'auteur est anglais !). L'emploi ponctuel du passé simple dans la narration accuse encore la suffisance hautaine du personnage.

Le texte est alors composé en Elzévir, caractère très ancien, empreint d'une certaine noblesse. Son récit est associé à l'automne.



1. Anthony Browne : *Une Histoire à quatre voix*, traduit de l'anglais par Élisabeth Duval, Kaléidoscope, 1998.

## LECTURES PLURIELLES / LECTURES SINGULIÈRES



La « Deuxième voix » est celle d'un père aimant, de milieu modeste, chômeur, qui, malgré le poids des soucis reste attentif à sa fille. Leur chien est un brave corniaud. Le texte est composé en simples caractères bâtons, bien enérés. Nous sommes en hiver.

La « Troisième voix » donne la parole à ce pauvre Charles (!), fils de la mégère, qui a bien du mal à exister. Le choix typographique a là encore son importance, un Didot

filiforme qui n'a gardé de l'Elzévir que l'empattement des lettres, simplifié à l'extrême. Le printemps arrive.

Réglisse enfin est la « Quatrième voix ». Comme l'indique son prénom, la fillette apporte la fantaisie, la légèreté, l'optimisme. Elle est heureuse. Son récit est composé en lettres scriptes sautillantes. C'est l'été.



Jeu sur l'unité de temps, l'unité de lieu, seul le narrateur change et sa façon d'interpréter les choses. Démarche trop intellectuelle pour un livre d'enfant ? C'est méconnaître Anthony Browne qui compense le côté insolite et, il est vrai, difficile de la construction par un style narratif très simple et des images remplies de détails cocasses et incongrus, propres à amuser l'enfant et interroger l'adulte. Cette façon de faire, caractéristique de l'œuvre d'Anthony Browne ne date d'ailleurs pas d'hier ; lors d'une interview publiée en 1987 dans la Revue il déclarait, évoquant son adolescence : « *Ce que je dessinais alors ressemblait de bien des façons à mes dessins d'aujourd'hui. Les thèmes étaient souvent des batailles - entre cow-boys et Indiens, soldats, pirates - mais toujours, à l'arrière-plan, il y avait des petites blagues, d'étranges événements qui n'avaient parfois rien à voir avec ce qui se passait au premier plan. Une tête décapitée pouvait être en train de parler, un bras démembré en train de s'agiter...* »<sup>2</sup>. Il suffit, en effet, de poser un regard rétrospectif sur la production d'albums d'Anthony Browne pour confirmer ces propos.

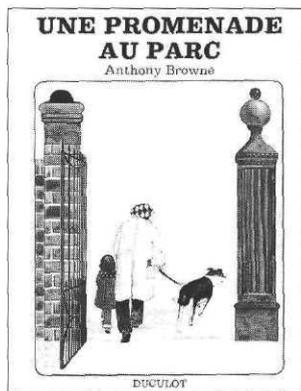
Mieux encore, on découvre alors avec une délicieuse stupéfaction que son premier album publié en France en 1977 par Duculot s'intitule : *Une Promenade au parc* et qu'il s'agit ni plus ni moins de l'ébauche d'*Une Histoire à quatre voix* !<sup>3</sup>

2. Tête à tête avec Anthony Browne, par Catherine Germain et Nic Van de Wiele, in *La Revue des livres pour enfants*, n°113, Printemps 1987.

3. *Une Promenade au parc*, Duculot, 1977. Un grand merci à Madame Christine Pillot, bibliothécaire à la Maison des enfants de Louveciennes, qui nous a rappelé l'existence de ce livre.

## LECTURES PLURIELLES / LECTURES SINGULIÈRES

Même histoire, mais le récit est ici univoque, au présent et à la troisième personne : deux chiens dans un parc avec leurs maîtres ; ils jouent ensemble. Puis les enfants commencent à faire connaissance et à partager leurs jeux alors que les adultes restent solitaires, prisonniers de leurs conditions sociales : l'homme est apparemment un modeste artisan comme semblent en témoigner son nom - Monsieur Forgeron - et le bric-à-brac installé devant sa porte ; sa fille, Gisèle, est gaie, épanouie ; leur chien, César, est un brave bâtard, très joueur. La femme - Madame Delaforge ! - est une bourgeoise coincée, son fils Charles est timide, introverti, profondément triste. Leur chienne, Victoire, est un labrador de pure race, très bien dressée. (Nous ne disposons pas de l'édition anglaise qui nous aurait permis de connaître les noms originaux).



Ce qui frappe, bien sûr, d'emblée le lecteur qui confronte les deux ouvrages (mais qui ne surprendra aucun fan d'Anthony Browne), c'est la transformation des représentations humaines en gorilles, devenus très vite omniprésents dans son travail. Il s'en explique à chaque rencontre avec ses lecteurs : « *Les gorilles ne sont pas les créatures effrayantes et agressives que nous avons imaginées par le passé. Ils sont végétariens, doux, avec un grand sens de la vie de famille. Ce sont des parents très attentifs et affectueux. Depuis ils sont dans chacun de mes livres* ». Sur ce sujet l'auteur évoque aussi son « *propre père, qui pratiquait la boxe et le rugby mais qui tout en même temps dessinait et écrivait des poèmes* »<sup>4</sup>. Cette ambivalence est ici représentée de manière dichotomique à travers les personnages, et contrairement à une image stéréotypée des représentations parentales, c'est à la mère qu'est attribué le caractère agressif et effrayant du gorille et au père que revient son côté doux et affectueux.

Autre différence considérable, le travail sur la composition, la différence de style graphique dans le traitement des décors et une certaine raideur dans le dessin : en 1977, l'illustrateur a tendance à détourner ses personnages qui semblent alors plaqués et les seuls éléments extérieurs qui figurent dans la page sont ceux nécessaires à la compréhension de l'histoire - à l'exception de trois doubles pages notables qui annoncent déjà son futur travail.

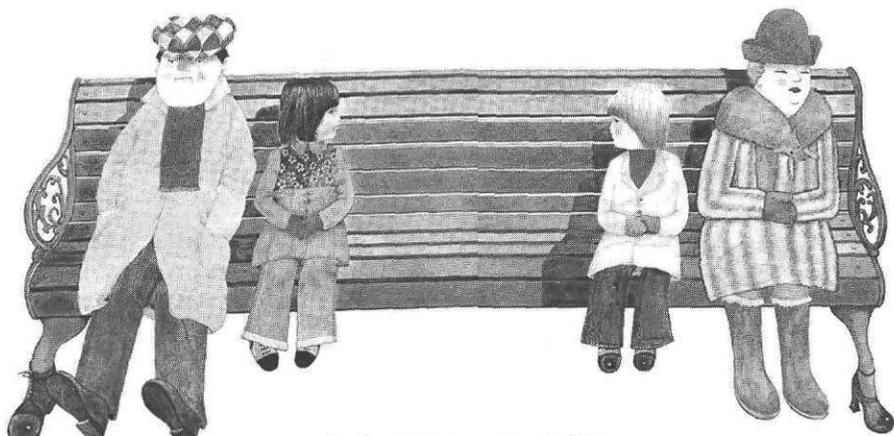
En 1998, Anthony Browne, se sert au contraire pertinemment des décors pour installer un climat, une atmosphère et faire sens ; il enferme ses images dans des cadres très étudiés

4. « Nous avons rencontré Anthony Browne », in *Nous voulons lire !*, n°88, Mars 1991.

## LECTURES PLURIELLES / LECTURES SINGULIÈRES

- stricts et bien délimités quand il s'agit de la mère et de son fils, imprécis et souples dans les récits du père et de sa fille - il se sert volontiers des contours pour mieux exprimer une idée : le chapeau de la mère semble jaillir du cadre quand elle fulmine, le museau du chien s'en échappe quand son maître lui retire sa laisse. Il n'utilise aucune double page mais offre des pleines pages foisonnantes où le blanc disparaît totalement pour mieux immerger le lecteur dans son univers.

Hormis cela, tout l'univers étrange, à la fois grave et fantaisiste, satirique et onirique de Browne est déjà en place dès 1977 : la référence à la peinture (pommes et chapeaux de Magritte), l'imagination comme échappatoire à l'ennui (on voit surgir de-ci, de-là un Mickey, un Robin des bois, une Mary Poppins, un Père Noël footballeur, un Tarzan...), les métamorphoses (dès la première page l'ombre de la cheminée s'est transformée en silhouette chapeauté qui fait signe avec le bras, on retrouve dans la haie, devant la maison, la réplique exacte de la mère en statue végétale, plus loin un tronc d'arbre se révèle être une jambe et les moulures d'un poteau de la grille du parc sont transformées en rideaux qu'un minuscule petit singe - tiens, tiens ! - écarte). Les éléments détournés de leur fonction habituelle constituent autant de détails incongrus apportant toute la poésie et l'humour nécessaires (le logo de « La Voix de son maître » posé sur le dépotoir qui encombre le devant de l'immeuble de Monsieur Forgeron, le chien placé dans un landau à la place d'un bébé, les pieds du banc qui portent des chaussures, l'œuf à la coque posé dans un nid, l'homme qui promène en laisse un énorme cochon, les fleurs qui poussent sur la casquette du jardinier, les yeux du renard que porte la mère qui s'animent, la fontaine faite d'une accumulation d'éléments totalement hétéroclites... et, déjà, une banane qui sort d'une cheminée).



*Une Promenade au parc. Duculot, 1977*

## LECTURES PLURIELLES / LECTURES SINGULIÈRES

Déjà présent également, le thème de la nature au diapason avec l'homme : une double page montre les quatre personnages de dos assis sur un banc associés chacun à un arbre - sans feuille, quand il s'agit de la mère, froide et insensible ; bourgeonnant pour le fils, encore timide ; rempli de jeunes pousses tendres et prometteuses pour la fille, pleine de vie ; feuillu et rond pour le père généreux et affectueux.

Tous ces éléments sont repris et décuplés dans *Une histoire à quatre voix*.

On ne compte plus les références picturales, Magritte, bien sûr, mais aussi un Franz Hals accompagné de La Joconde (présentés au sol comme de vulgaires « croûtes » animés d'une expression d'une profonde tristesse ; on les retrouvera plus loin, accompagnant le réconfort du père, échappés de leur cadre et dansant le tango), on peut penser à David Hockney, à Munch dans le cri des arbres, et, plusieurs fois évoqué, Hopper dont la toile « Shakespeare au crépuscule » est quasi intégralement citée dans une pleine page (à la différence près que la statue de Shakespeare est transformée en un Gorille-Cupidon !).

Les métamorphoses, toujours fascinantes, sont toutes en rapport avec l'histoire : une ombre crocodile, des arbres qui prennent visage humain et qui hurlent, un autre qui s'enflamme, dans le récit de la mère. Une patte et une trompe d'éléphant parmi les troncs d'arbre plongés dans l'obscurité, le lampadaire qui se transforme en fleur au retour du parc et les personnages des tableaux qui prennent vie dans le récit du père. Le passage de l'hiver à l'été dans le récit du fils. Les arbres en forme de fruits et en bonnes grosses têtes de gorilles dans le récit de la fillette...

Chaque image d'Anthony Browne s'offre à une infinité de lectures possibles. Sa technique précise, nette, fouillée, héritée de son expérience en illustration médicale, ne laisse jamais apparaître le moindre coup de pinceau - contrairement au courant actuel - et offre une image lisse, dans laquelle l'œil aime à se promener pour en explorer la richesse de contenu, en découvrir l'humour, la poésie et les interrogations qu'elles ne cessent de faire jaillir chez l'enfant comme chez l'adulte<sup>5</sup>.

C'est peut-être dans cette lecture à double niveau, fascinante et inépuisable, qui comble l'enfant comme le lecteur adulte, que repose tout l'art d'Anthony Browne.

Brigitte Andrieux

---

5. Les pleines pages d'*Histoire à quatre voix* (Kaléidoscope, 1998) sont impossibles à reproduire ici, leur richesse est telle qu'elles seraient dénaturées par le format et l'impression en noir et blanc de la Revue. L'album est bien sûr disponible dans toutes les bonnes librairies et dans les bibliothèques ! Bonne promenade...

*Une Promenade au parc* (Duculot, 1977) est consultable au Centre de documentation de La Joie par les livres, 8 rue Saint-Bon, 75004 Paris. Tél. 01 48 87 61 95.